

www.e-rara.ch

Oeuvres Posthumes De Frédéric II, Roi De Prusse

Friedrich

[Basel], 1789

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH Ah II 24-35

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88944>

[Lettre CXI - CXX]

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

1752. jusqu'à votre arrivée ; et je vous avertis , que si vous avez la passion d'intriguer et de cabaler, vous vous êtes très-mal adressé. J'aime des gens doux et paisibles, qui ne mettent point dans leur conduite les passions violentes de la tragédie : en cas que vous puissiez vous résoudre à vivre en philosophe, je ferai bien aise de vous voir ; mais si vous vous abandonnez à toutes les fougues de vos passions, et que vous en vouliez à tout le monde, vous ne me ferez aucun plaisir de venir ici, et vous pouvez tout autant rester à Berlin.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXI.

DU ROI.

Potsdam, du 28 février.

Si vous voulez venir ici, vous en êtes le maître. Je n'y entends parler d'aucun procès, pas même du vôtre. Puisque vous l'avez gagné, je vous en félicite, et je suis bien aise que cette vilaine affaire soit finie. J'espère que vous n'aurez plus de querelles ni avec le vieux ni avec le nouveau testament ; ces fortes de compromis sont flétrissans, et avec les talens du plus bel esprit de France, vous ne couvrirez pas les taches que cette conduite imprimerait à la longue à votre réputation. Un libraire, *Gosse*, un violon de l'opéra, un juif jouaillier, ce sont en vérité des gens dont, dans aucune sorte d'affaires, les noms ne devraient se trouver à côté du vôtre. J'écris cette lettre

avec le gros bon sens d'un allemand, qui dit ce qu'il
 pense, sans employer de termes équivoques et de
 flâques adouciffemens qui défigurent la vérité : c'est à
 vous d'en profiter. 1752.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE,

CE que j'ai vu dans les gazettes est-il croyable ?
 On abuse du nom de votre Majesté pour empoison-
 ner les derniers jours d'une vie que je vous ai
 consacrée. Quoi ! on m'accuse d'avoir avancé que
König écrivait contre vos ouvrages ! Ah, Sire, il
 en est aussi incapable que moi. Votre Majesté fait
 ce que je lui en ai écrit (1). Je vous ai toujours
 dit la vérité, et je vous la dirai jusqu'au dernier
 moment de ma vie. Je suis au désespoir de n'être
 point allé à Bareith ; une partie de ma famille,
 qui va m'attendre aux eaux, me force d'aller cher-
 cher une guérison que vos bontés seules pourraient
 me donner. Je vous ferai toujours tendrement
 dévoué, quelque chose que vous fassiez. Je ne vous
 ai jamais manqué, je ne vous manquerai jamais.
 Je reviendrai à vos pieds au mois d'octobre ; et si la
 malheureuse aventure de *la Beaumelle* n'est pas vraie ; 1753.

(1) Voyez la lettre à M. *König*, 17 novembre 1752, volume III des
 Mélanges littéraires.

1757. si *Mauvertuis* en effet n'a pas trahi le secret de vos soupers, et ne m'a point calomnié pour exciter la *Beaumelle* contre moi; s'il n'a pas été par sa haine l'auteur de mes malheurs, j'avouerai que j'ai été trompé, et lui demanderai pardon devant votre Majesté et devant le public. Je m'en ferai une vraie gloire. Mais si la lettre de la *Beaumelle* est vraie, si les faits sont constatés, si je n'ai pris d'ailleurs le parti de *Kœnig* qu'avec toute l'Europe littéraire, voyez, Sire, ce que les philosophes *Marc-Aurèle* et *Julien* auraient fait en pareil cas. Nous sommes tous vos serviteurs, et vous auriez pu d'un mot tout concilier. Vous êtes fait pour être notre juge, et non notre adversaire. Votre plume respectable eût été dignement employée à nous ordonner de tout oublier; mon cœur vous répond que j'aurais obéi. Sire, ce cœur est encore à vous; vous savez que l'enthousiasme m'avait amené à vos pieds, il m'y ramènera. Quand j'ai conjuré votre Majesté de ne plus m'attacher à elle par des pensions, elle fait bien que c'était uniquement préférer votre personne à vos bienfaits. Vous m'avez ordonné de les recevoir, ces bienfaits, mais jamais je ne vous ferai attaché que pour vous-même; et je vous jure encore entre les mains de son Altesse royale madame la margrave de *Barckhausen*, par qui je prends la liberté de faire passer ma lettre, que je vous garderai jusqu'au tombeau les sentimens qui m'amènèrent à vos pieds lorsque je quittai pour vous tout ce que j'avais de plus cher, et que vous daignâtes me jurer une amitié éternelle.

L E T T R E C X I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Octobre,

S I R E,

N E vous effrayez pas d'une longue lettre, qui 1757.
est la seule chose qui puisse vous effrayer.

J'ai été reçu chez votre Majesté avec des bontés sans nombre ; je vous ai appartenu , mon cœur vous appartiendra toujours. Ma vieillesse m'a laissé toute ma vivacité pour ce qui vous regarde , en la diminuant pour tout le reste. J'ignore encore dans ma retraite paisible si votre Majesté a été à la rencontre du corps d'armée de M. de *Soubise* , et si elle s'est signalée par de nouveaux succès. Je suis peu au fait de la situation présente des affaires ; je vois seulement qu'avec la valeur de *Charles XII* , et avec un esprit bien supérieur au sien , vous vous trouvez avoir plus d'ennemis à combattre qu'il n'en eut quand il revint à *Stralsund* ; mais il y a une chose bien sûre , c'est que vous aurez plus de réputation que lui dans la postérité , parce que vous avez remporté autant de victoires sur des ennemis plus aguerris que les siens , et que vous avez fait à vos sujets tous les biens qu'il n'a pas faits , en ranimant les arts , en fondant des colonies , en embellissant les villes. Je mets à part d'autres talens aussi supérieurs que rares , qui auraient suffi à vous

— 1757. immortaliser. Vos plus grands ennemis ne peuvent vous ôter aucun de ces mérites ; votre gloire est donc absolument hors d'atteinte. Peut-être cette gloire est-elle actuellement augmentée par quelque victoire, mais nul malheur ne vous l'ôtera. Ne perdez jamais de vue cette idée, je vous en conjure.

Il s'agit à présent de votre bonheur ; je ne parlerai pas aujourd'hui des treize cantons. Je m'étais livré au plaisir de dire à votre Majesté combien elle est aimée dans les pays que j'habite, mais je fais qu'en France elle a beaucoup de partisans ; je fais très-positivement qu'il y a bien des gens qui désirent le maintien de la balance que vos victoires avaient établie. Je me borne à vous dire des vérités simples, sans oser me mêler en aucune façon de politique ; cela ne m'appartient pas. Permettez-moi seulement de penser que, si la fortune vous était entièrement contraire, vous trouveriez une ressource dans la France, garante de tant de traités ; que vos lumières et votre esprit vous ménageraient cette ressource ; qu'il vous resterait toujours assez d'Etats pour tenir un rang très-considérable dans l'Europe ; que le grand électeur votre bisaïeul n'en a pas été moins respecté pour avoir cédé quelques-unes de ses conquêtes. Permettez-moi, encore une fois, de penser ainsi en vous soumettant mes pensées. Les *Caton* et les *Othon*, dont votre Majesté trouve la mort belle, n'avaient guère autre chose à faire qu'à servir ou qu'à mourir ; encore *Othon* n'était-il pas sûr qu'on l'eût laissé vivre ; il prévint par une mort volontaire celle qu'on lui eût fait souffrir. Nos mœurs et votre situation sont bien loin d'exiger un tel parti ; en

un mot votre vie est très-nécessaire : vous sentez combien elle est chère à une nombreuse famille , et à tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher. Vous savez que les affaires de l'Europe ne sont jamais long-temps dans la même affiette , et que c'est un devoir pour un homme tel que vous de se réserver aux événemens. J'ose vous dire bien plus ; croyez-moi , si votre courage vous portait à cette extrémité héroïque , elle ne serait pas approuvée ; vos partisans la condamneraient et vos ennemis en triompheraient. Songez encore aux outrages que la nation fanatique des bigots ferait à votre mémoire. Voilà tout le prix que votre nom recueillerait d'une mort volontaire ; et en vérité il ne faudrait pas donner à ces lâches ennemis du genre humain le plaisir d'insulter à votre nom si respectable.

Ne vous offensez pas de la liberté avec laquelle vous parle un vieillard qui vous a toujours révééré et aimé , et qui croit , d'après une longue expérience , qu'on peut tirer de très-grands avantages du malheur. Mais heureusement nous sommes très-loin de vous voir réduit à des extrémités si funestes , et j'attends tout de votre courage et de votre esprit , hors le parti malheureux que ce même courage peut me faire craindre. Ce fera une consolation pour moi en quittant la vie de laisser sur la terre un roi philosophe.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre

SIRE,

1757.

VOTRE épître d'Erfurth (1) est pleine de morceaux admirables et touchans. Il y aura toujours de très-belles choses dans ce que vous ferez, et dans ce que vous écrirez. Souffrez que je vous dise ce que j'ai écrit à son Altesse royale votre digne sœur, que cette épître fera verser des larmes, si vous n'y parlez pas des vôtres. Mais il ne s'agit pas ici de discuter avec votre Majesté ce qui peut perfectionner ce monument d'une grande ame et d'un grand génie; il s'agit de vous, et de l'intérêt de toute la saine partie du genre humain, que la philosophie attache à votre gloire et à votre conservation.

Vous voulez mourir (2); je ne vous parle pas ici de l'horreur douloureuse que ce dessein m'inspire. Je vous conjure de soupçonner au moins que du haut rang où vous êtes, vous ne pouvez guère voir quelle est l'opinion des hommes, quel est l'esprit du temps. Comme roi on ne vous le dit pas, comme philosophe et comme grand homme vous ne voyez que les exemples des grands hommes de l'antiquité. Vous

(1) Le testament du roi, avant la bataille de Rosbach. Voyez le *Comment. historique* etc.

(2) Voyez dans la Correspondance générale, année 1757, les lettres de M. de Voltaire et de M. le duc de Richelieu.

1757.

aimez la gloire, vous la mettez aujourd'hui à mourir d'une manière que les autres hommes choisissent rarement, et qu'aucun des souverains de l'Europe n'a jamais imaginée depuis la chute de l'empire romain. Mais, hélas! Sire, en aimant tant la gloire, comment pouvez-vous vous obstiner à un projet qui vous la fera perdre? Je vous ai déjà représenté la douleur de vos amis, le triomphe de vos ennemis, et les insultes d'un certain genre d'hommes qui mettra lâchement son devoir à flétrir une action généreuse.

J'ajoute, car voici le temps de tout dire, que personne ne vous regardera comme le martyr de la liberté; il faut se rendre justice: vous savez dans combien de cours on s'opiniâtre à regarder votre entrée en Saxe comme une infraction du droit des gens. Que dira-t-on dans ces cours? que vous avez vengé sur vous-même cette invasion; que vous n'avez pu résister au chagrin de ne pas donner la loi. On vous accusera d'un désespoir prématuré quand on saura que vous avez pris cette résolution funeste dans Erfurth, quand vous étiez encore maître de la Silésie et de la Saxe. On commentera votre épître d'Erfurth, on en fera une critique injurieuse; on fera injuste, mais votre nom en souffrira.

Tout ce que je représente à votre Majesté est la vérité même. Celui que j'ai appelé le *Salomon du Nord* s'en dit davantage dans le fond de son cœur.

Il sent qu'en effet s'il prend ce funeste parti, il y cherche un honneur dont pourtant il ne jouira pas. Il sent qu'il ne veut pas être humilié par des ennemis personnels: il entre donc dans ce triste parti de l'amour propre, du désespoir. Écoutez contre ces

1757.

sentimens votre raison supérieure; elle vous dit que vous n'êtes point humilié, et que vous ne pouvez l'être; elle vous dit qu'étant homme comme un autre, il vous restera (quelque chose qui arrive) tout ce qui peut rendre les autres hommes heureux; biens, dignités, amis. Un homme qui n'est que roi peut se croire très-infortuné quand il perd des Etats; mais un philosophe peut se passer d'Etats. Encore, sans que je me mêle en aucune façon de politique, je ne peux croire qu'il ne vous en restera pas assez pour être toujours un souverain considérable. Si vous aimiez mieux mépriser toute grandeur comme ont fait *Charles-Quint*, la reine *Christine*, le roi *Casimir*, et tant d'autres, vous soutiendriez ce personnage mieux qu'eux tous; et ce serait pour vous une grandeur nouvelle. Enfin tous les partis peuvent convenir, hors le parti odieux et déplorable que vous voulez prendre. Serait-ce la peine d'être philosophe si vous ne saviez pas vivre en homme privé? ou si en demeurant souverain vous ne saviez pas supporter l'adversité?

Je n'ai d'intérêt dans tout ce que je dis que le bien public et le vôtre. Je suis bientôt dans ma soixante et cinquième année, je suis né infirme; je n'ai qu'un moment à vivre; j'ai été bien malheureux, vous le savez; mais je mourrais heureux si je vous laissais sur la terre mettant en pratique ce que vous avez si souvent écrit.

LETTRE

L E T T R E C X V.

D U R O I.

9 octobre.

Je suis homme, il suffit, et né pour la souffrance,
Aux rigueurs du destin j'oppose ma constance.

1757.

Mais avec ces sentimens, je suis bien loin de
condamner *Caton* et *Othon*. Le dernier n'a eu de
beau moment en sa vie que celui de sa mort.

Croyez que si j'étais Voltaire,
Et particulier comme lui,
Me contentant du nécessaire,
Je verrais voltiger la fortune légère,
Et m'en moquerais aujourd'hui.
Je connais l'ennui des honneurs,
Le fardeau des devoirs, le jargon des flatteurs,
Ces misères de toute espèce,
Et ces détails de petitesse
Dont il faut s'occuper dans le sein des grandeurs.
Je méprise la vaine gloire,
Quoique poète et souverain.
Quand du ciseau fatal, en tranchant mon destin,
Atropos m'aura vu plongé dans la nuit noire,
Qu'importe l'honneur incertain
De vivre après ma mort au temple de mémoire ?
Un instant de bonheur vaut mille ans dans l'histoire.
Nos destins font-ils donc si beaux ?
Le doux plaisir et la mollesse,

Corresp. du roi de P... etc.

Tome II. R

1757.

La vive et naïve alégresse,
 Ont toujours fui des grands la pompe et les travaux.
 Ainsi la fortune volage
 N'a jamais causé mes ennuis,
 Soit qu'elle me flatte ou m'outrage,
 Je dormirai toutes les nuits
 En lui refusant mon hommage.
 Mais notre état fait notre loi,
 Il nous oblige, il nous engage
 A mesurer notre courage
 Sur ce qu'exige notre emploi.
 Voltaire dans son hermitage,
 Dans un pays dont l'héritage
 Est son antique bonne-foi,
 Peut s'adonner en paix à la vertu du sage,
 Dont Platon nous marqua la loi.
 Pour moi, menacé du naufrage,
 Je dois, en affrontant l'orage,
 Penser, vivre et mourir en roi.

LETTRE CXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 13 novembre.

SIRE,

VOTRE épître à d'*Argens* m'avait fait trembler;
 celle dont votre Majesté m'honore, me rassure. Vous
 sembleriez dire un triste adieu dans toutes les formes,

et vouloir précipiter la fin de votre vie. Non-seulement ce parti désespérait un cœur comme le mien, 1757. qui ne vous a jamais été assez développé, et qui a toujours été attaché à votre personne, quoi qu'il ait pu arriver; mais ma douleur s'aigrissait des injustices qu'une grande partie des hommes ferait à votre mémoire.

Je me rends à vos trois derniers vers, aussi admirables par le sens que par les circonstances où ils sont faits.

*Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.*

Ces sentimens sont dignes de votre ame, et je ne veux entendre autre chose par ces vers, sinon que vous vous défendrez jusqu'à la dernière extrémité avec votre courage ordinaire. C'est une des preuves de ce courage supérieur aux événemens, de faire de beaux vers dans une crise où tout autre pourrait à peine faire un peu de prose. Jugez si ce nouveau témoignage de la supériorité de votre ame doit faire souhaiter que vous viviez. Je n'ai pas le courage, moi, d'écrire en vers à votre Majesté dans la situation où je vous vois; mais permettez que je vous dise tout ce que je pense.

Premièrement, soyez très-sûr que vous avez plus de gloire que jamais. Tous les militaires écrivent de tous côtés, qu'après vous être conduit à la bataille du 18 comme le prince de Condé à Sénés, vous avez agi dans tout le reste en Turenne. Grotius

1757. — difait: Je puis souffrir les injures et la misère, mais je ne peux vivre avec les injures, la misère et l'ignominie ensemble. Vous êtes couvert de gloire dans vos revers, il vous reste de grands Etats: l'hiver vient; les choses peuvent changer. Votre Majesté fait que plus d'un homme considérable pensent qu'il faut une balance, et que la politique contraire est une politique détestable; ce sont leurs propres paroles.

J'oserai ajouter que *Charles XII*, qui avait votre courage avec infiniment moins de lumières, et moins de compassion pour ses peuples, fit la paix avec le czar sans s'avilir. Il ne m'appartient pas d'en dire davantage; et votre raison supérieure vous en dit cent fois plus.

Je dois me borner à représenter à votre Majesté combien sa vie est nécessaire à sa famille, aux Etats qui lui demeureront, aux philosophes qu'elle peut éclairer et soutenir, et qui auraient, croyez-moi, beaucoup de peine à justifier devant le public une mort volontaire contre laquelle tous les préjugés s'élèveraient. Je dois ajouter que quelque personnage que vous fassiez, il sera toujours grand.

Je prends du fond de ma retraite plus d'intérêt à votre sort, que je n'en prenais dans Potsdam et dans Sans-souci. Cette retraite serait heureuse, et ma vieillesse infirme serait consolée, si je pouvais être assuré de votre vie, que le retour de vos bontés me rend encore plus chère.

J'apprends que Monseigneur le prince de Prusse est très-malade; c'est un nouveau surcroît d'affliction, et une nouvelle raison de vous conserver. C'est

très-peu de chose, j'en conviens, d'exister pour un moment au milieu des chagrins, entre deux éternités qui nous engloutissent; mais c'est à la grandeur de votre courage à porter le fardeau de la vie, et c'est être véritablement roi que de soutenir l'adversité en grand homme.

LETTRE CXVII.

DU ROI.

A Breslau, le 16 de janvier.

J'AI reçu votre lettre du 22 de novembre et du 2 de janvier en même temps (1). J'ai à peine le temps de faire de la prose, bien moins des vers pour répondre aux vôtres. Je vous remercie de la part que vous prenez aux heureux hafards qui m'ont fécondé à la fin d'une campagne où tout semblait perdu. Vivez heureux et tranquille à Genève; il n'y a que cela dans le monde; et faites des vœux pour que la fièvre chaude héroïque de l'Europe se guérisse bientôt, pour que le triumvirat se détruise, et que les tyrans de cet univers ne puissent pas donner au monde les chaînes qu'ils lui préparent.

FÉDÉRIC.

Je ne suis malade ni de corps ni d'esprit, mais je me repose dans ma chambre. Voilà ce qui a donné lieu aux bruits que mes ennemis ont semés.

(1) On n'a point trouvé ces lettres, et plusieurs autres qui manquent également.

1758. Mais je peux leur dire comme *Démophilènes* aux Athéniens : Eh bien ! si *Philippe* était mort , que ferait-ce ? ô Athéniens ! vous vous feriez bientôt un autre *Philippe*.

O Autrichiens ! votre ambition , votre désir de tout dominer , vous feraient bientôt d'autres ennemis ; et les libertés germaniques et celles de l'Europe ne manqueront jamais de défenseurs.

LETTRE CXVIII

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 15 avril.

P UISQUE vous êtes si grand maître
 Dans l'art des vers et des combats ,
 Et que vous aimez tant à l'être ,
 Rimez donc , bravez le trépas ;
 Instruisez , ravagez la terre ;
 J'aime les vers , je hais la guerre ,
 Mais je ne m'opposerai pas
 A votre fureur militaire ;
 Chaque esprit a son caractère :
 Je conçois qu'on a du plaisir
 A savoir comme vous saisir
 L'art de tuer et l'art de plaire.

Cependant ressouvenez-vous de celui qui a dit
 autrefois :

Et quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide ,
 J'eusse aimé mieux choisir les vertus d'Aristide.

Cet *Aristide* était un bon homme ; il n'eût point
proposé de faire payer à l'archevêque de Maience
les dépens et dommages de quelque pauvre ville
grecque ruinée. Il est clair que votre Majesté a
encouru les censures de Rome en imaginant si plai-
samment de faire payer à l'Eglise les pots que vous
avez cassés. Pour vous relever de l'excommunica-
tion majeure, je vous ai conseillé, en bon citoyen,
de payer vous-même. Je me suis souvenu que votre
Majesté m'avait dit souvent que les peuples de ***
étaient des fots. En vérité, Sire, vous êtes bien
bon de vouloir régner sur ces gens-là. Je crois vous
proposer un très-bon marché en vous priant de les
donner à qui les voudra.

Je m'imaginai qu'un grand homme,
Qui bat le monde et qui s'en rit,
N'aimait à dominer que sur des gens d'esprit,
Et je voudrais le voir à Rome.

Comme je suis très-fâché de payer trois vingtièmes
de mon bien, et de me ruiner pour avoir l'honneur
de vous faire la guerre, vous croirez peut-être que
c'est par ladrerie que je vous propose la paix :
point du tout ; c'est uniquement afin que vous ne
risquiez pas tous les jours de vous faire tuer par
des croates, des hussards et autres barbares qui
ne savent pas ce que c'est qu'un beau vers.

Vos ministres auront sans doute à Bréda de plus
belles vues que les miennes. M. le duc de *Choiseul*,
M. de *Kaunitz*, M. *Pitt* ne me disent point leur
secret. On dit qu'il n'est connu que d'un M. de

1758. *Saint-Germain*, qui a soupé autrefois dans la ville de Trente avec les pères du concile, et qui aura probablement l'honneur de voir votre Majesté dans une cinquantaine d'années. C'est un homme qui ne meurt point, et qui fait tout. Pour moi, qui suis près de finir ma carrière et qui ne fais rien, je me borne à souhaiter que vous connaissiez M. le duc de *Choiseul*.

Votre Majesté m'écrit qu'elle va se mettre à être un vaurien; voilà une belle nouvelle qu'elle m'apprend là! et qui êtes-vous donc, vous autres maîtres de la terre? Je vous ai vu aimer beaucoup ces vauriens de *Trajan*, de *Marc-Aurèle*, et de *Julien*: ressemblez-leur toujours; mais ne me brouillez pas avec M. le duc de *Choiseul* dans vos goguettes.

Et sur ce, je présente à votre Majesté mon respect, et prie honnêtement la Divinité qu'elle donne la paix à ses images.

LET TRE CXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 2 mai.

HEROS du Nord, je savais bien
Que vous avez vu les derrières
Des guerriers du roi très-chrétien
A qui vous taillez des croupières;
Mais que vos rimes familières
Immortalisent les beaux cus
De ceux que vous avez vaincus,

Ce sont des faveurs singulières.
Nos blanc-poudrés sont convaincus
De tout ce que vous savez faire;
Mais les *ours*, les *its* et les *us*
A présent ne vous touchent guère.
Mars, votre autre dieu tutélaire,
Brise la lyre de Phébus.
Horace, Lucrèce et Pétrone
Dans l'hiver sont vos courtifans;
Vos beaux printemps sont pour Bellone;
Vous vous amusez en tout temps.

1758.

Il n'y a rien de si plaissant, Sire, que le congé que vous avez donné, daté du 6 novembre 1757; cependant il me semble que dans ce mois de novembre vous couriez à bride abattue à Breslau, et que c'est en courant que vous chantâtes nos derrières. Le bel arrêt du parlement de Paris sur le bon sens philosophique de d'*Argens* (1), et sur la loi naturelle, pourrait bien aussi avoir sa part dans l'histoire des culs; mais c'est dans le divin chapitre des torche-culs de Gargantua. La besogne de ces messieurs ne mérite guère qu'on en fasse un autre usage. On a traité à peu-près ainsi à la cour les impertinentes remontrances que cette compagnie a faites. On ne pourra jamais leur reprocher la *Philosophie du bon sens*. On dit que Paris est plus fou que jamais, non pas de cette folie que le génie peut quelquefois permettre, mais de cette folie qui ressemble à la sottise. Je ne veux pas, Sire,

(1) La *Philosophie du bon sens*, ouvrage du marquis d'*Argent*, condamné par le parlement, à peu-près dans le même temps que le poëme de M. de *Voltaire* sur la Loi naturelle.

1758. avoir celle d'abuser plus long-temps des momens de votre Majesté ; je volerais les Autrichiens à qui vous les consacrez. Je prie toujours qu'il vous donne la paix , et que son règne nous advienne. Car en vérité au milieu de tant de massacres , c'est le règne du diable , et les philosophes qui disent que tout est bien ne connaissent guère leur monde. Tout fera bien quand vous ferez à Sans-fouci , et que vous direz :

*Alors , cher Cinéas , victorieux , contents ,
Nous pouvons rire à l'aise et prendre du bon temps.*

LETTRE CXX.

DU ROI.

De Ramenau , du 28 septembre.

JE suis fort obligé au solitaire des Délices , de la part qu'il prend aux aventures du Don Quichotte du Nord : ce Don Quichotte mène la vie des comédiens de campagne , jouant tantôt sur un théâtre , tantôt sur l'autre , quelquefois sifflé , quelquefois applaudi. La dernière pièce qu'il a joué était la *Thébaïde* , à peine y resta-t-il le moucheur de chandelles. Je ne fais ce qui arrivera de tout ceci ; mais je crois avec nos bons Epicuriens , que ceux qui se tiennent sur l'amphithéâtre sont plus heureux que ceux qui se tiennent sur les treteaux. Quoique je sois par voie et par chemins , j'entends à bâton rompu parler de ce qui se passe dans la république

des lettres, et cette bavarde à cent bouches ne dit point ce que vous faites. J'aurais envie de crier à vos oreilles : Tu dors, Brutus. Voici trois ans écoulés, qu'il ne paraît point de nouvelles éditions de vos ouvrages ; que faites-vous donc ? Au cas que vous ayez fait quelque chose de nouveau, je vous prie de me l'envoyer. D'ailleurs, je vous souhaite toute la tranquillité et tout le repos dont je ne jouis pas. Adieu.

F É D É R I C.

L E T T R E C X X I.

D U R O I.

Le 6 d'octobre.

IL vous a été facile de juger de ma douleur par la perte que j'ai faite. Il y a des malheurs réparables par la constance et par un peu de courage ; mais il y en a d'autres contre lesquels toute la fermeté dont on veut s'armer, et tous les discours des philosophes ne font que des secours vains et inutiles ; ce sont de ceux-ci dont ma malheureuse étoile m'accable dans les momens les plus embarrassans et les plus remplis de ma vie.

Je n'ai point été malade comme on vous l'a dit ; mes maux ne consistent que dans des coliques hémorrhoidales et quelquefois néphrétiques. Si cela eût dépendu de moi, je me serais volontiers dévoué à la mort que ces sortes d'accidens amènent tôt ou